

LA DERNIÈRE NUIT DE L'AN

C'était par un vrai temps de Saint-Sylvestre.

La neige, à gros flocons, tissait un blanc linceul sur les champs de bataille où les Français et les Allemands venaient de s'égorger.

Encore quelques heures et l'année 1870, de sanglante mémoire, s'effaçait devant celle qui allait naître au milieu des plus lugubres pressentiments.

Dans un des châteaux de l'Orléanais, antique berceau d'une noble race, les ennemis de la France envahie s'étaient confortablement installés. Les éclats de rire et les joyeuses chansons qui s'en échappaient, contrastaient singulièrement, douloureusement même, avec le morne aspect du paysage environnant.

Les officiers à l'étage, et les soldats au rez-de-chaussée, festoyaient bruyamment, et, dans leur joie quelque peu brutale, éclatait manifestement le plaisir de boire, sans retenue et sans frais, les vins d'un pays détesté et vaincu.

Jean Ménart, un gars de la contrée, que ses infirmités avaient exempté du service militaire, revenait chez lui, en longeant les murs du château. La neige gémissait, écrasée, sous ses gros souliers ferrés.

Tout à coup, au milieu de la nuit glaciale dans laquelle les flocons blancs jetaient une fugitive lueur, une silhouette étrange, immense, se dressa devant lui.

Etre vivant ou bloc de marbre, un cavalier se tenait là, immobile, comme une statue équestre.

Le paysan s'approcha ; rien ne remua.

Il adressa la parole à ce groupe fantastique, couvert déjà d'une épaisse couche de neige ; personne ne répondit.



Presque au même instant, il entendit, à quelques mètres derrière lui, venant du château, le bruit vague d'une troupe de personnes marchant dans la neige.

Jean Ménart s'élança aussitôt contre le coin du mur, et vit, enveloppés dans leurs grands manteaux, deux dragons prussiens, menant un cheval par la bride. A leur approche, le cavalier drapé de neige descendit lentement, automatiquement, raide comme un glaçon, de sa monture. Celle-ci fut remplacée par un cheval de rechange tout sellé, qu'enfourcha de nouveau, du même mouvement automatique, le fantastique cavalier. Après quoi, les deux Allemands s'éloignèrent sans que le silence eût été rompu par la moindre syllabe.

Jean Ménart attendit, se rendant compte à peine de ce qu'il venait de voir, espérant une solution à cette scène glaciale. Mais la nuit sombre et le silence continuèrent seuls à envelopper ce groupe, effrayant dans son attitude pétrifiée.

Lentement, Jean Ménart s'éloigna, frissonnant au souvenir de ce spectacle troublant.

Quelques instants après, installé devant l'autel, il crut deviner le mot de cette énigme cruelle et—disons le tout de suite, pour la clarté de ce récit—il devina juste, en effet.

Le dragon prussien subissait une punition.

Condamné à passer la dernière nuit de l'an immobile à cheval, pour avoir répliqué à un de ses chefs, il expiait, en ce moment, cette infraction à la discipline.

Pendant une heure environ, Jean Ménart resta assis devant son foyer, l'esprit occupé par cette étrange situation, puis, par une curiosité facile à comprendre, il se leva soudain, et malgré la tourmente de neige, prit la direction du château.

Le dragon était toujours là, rigide sur sa selle, seulement la tête légèrement penchée sur sa poitrine. Cela devenait sinistre.

Fasciné par l'immobilité de cette scène, le paysan demeura immobile lui-même, lorsque soudain il vit les silhouettes de deux soldats prussiens amenant un nouveau cheval de rechange.

Le supplice allait donc continuer !

De nouveau Ménart reprit le chemin du village, mais vainement il chercha, rentré chez lui, une diversion à ses idées ; il ne parvenait point à détacher son imagination du nocturne cavalier.

Il retourna encore, une heure plus tard, attiré comme malgré lui, par cette vision fantastique.

Cette fois, la statue était brisée.

Le cheval se tenait-là, sous la neige tombante, sans remuer un muscle. Mais, à terre, gisait le corps du dragon ou plutôt son cadavre.

Le froid l'avait tué. Aucune de ses artères ne battait plus.

Jean Ménart s'agenouilla près de ce malheureux qu'une mère, une épouse ou tout au moins une fiancée allait pleurer.

Et pendant qu'il récitait une prière, un souffle de vent glacial lui apporta les éclats de rire et les chansons de ceux qui fêtaient, au château, les premières heures de l'année nouvelle.

MAC-RICHARD.

COURRIER DE LA MODE

La mode est vraiment charmante cet hiver. Pas trop exagérée, gracieuse et riche tout à la fois et surtout se prêtant aux arrangements de toute sorte.

La fourrure, de plus en plus en faveur, est d'un prix très abordable et se pose aussi bien larges bandes qu'en petits dépassants. Ceci permet d'employer toute la vieille pelleterie qu'on possède, d'autant mieux que les mélanges de fourrure sont à l'ordre du jour. On peut très bien mettre un ancien boa de skunks en bordure autour d'une jaquette de carakul ou poser de l'astrakan ou du carakul en volant autour d'un collet de peluche. Les vieux manchons trouvent aussi un emploi des plus heureux, soit en petites bandes en dépassants, soit en col pour porter sur tous les vêtements ou en doublure de col de vêtement. Ne dites pas, mesdames, que vous ne savez pas travailler la fourrure. Il vous suffira d'essayer, seulement en faisant attention de mettre tous les morceaux dans le sens du poil et en faisant les coutures au surjet, à l'envers.

Pour tailler la fourrure, faire d'abord un patron de mousseline ; l'appliquer sur la fourrure à l'envers e-

LA MODE



1. Costume de promenade

2. Costume de patinage avec jaquette évasée.

3. Col de fourrure

Extrait de *La Saison*, 30, rue de Lille, Paris